



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Unruhe

Titre de la version française: Les Hurlleurs

Première diffusion aux États-Unis: 27 octobre 1996

Scénario: Vince Gilligan

Réalisation: Rob Bowman

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Gerry Schnauz: Pruitt Taylor Vince

Mary Lefante: Sharon Alexander

Le pharmacien: Walter Marsh

Alice Brandt: Angela Donahue

Officier Trott: William Macdonald

Officier Corning: Michael Cram

Inspecteur Puett: Ron Chartier

Iskendarian: Bob Dawson

Technicien du labo photo: Christopher Royal

Médecin de l'urgence: Michele Melland

Billy: Scott Heindl

Un policier: John D. Sampson

L'épisode en bref

Un petit suspense assez bien troussé, mettant en vedette Gerry Schnauz, un psychopathe particulièrement terrifiant. Sa spécialité est d'enlever de jeunes femmes et de pratiquer sur elles une lobotomie afin de les «libérer» de leurs démons intérieurs. Scully fait montre de beaucoup de perspicacité en retrouvant le coupable, mais celui-ci s'échappe et la prend aussitôt pour victime. Mulder, une fois de plus, lui évite le pire. L'épisode n'est pas sans rappeler **Grotesque** et surtout **Irresistible**. L'acteur Pruitt Taylor Vince campe un Gerry Schnauz impressionnant, procurant à son personnage une place de choix dans la galerie des «monstres de la semaine» de la série.

-1-

À Traverse City au Michigan, par une journée pluvieuse, une voiture s'arrête devant une pharmacie. Une enseigne indique qu'il est possible de venir y faire des photos de passeport. À bord du véhicule, Mary Louise Lefante, une jolie fille dans la vingtaine, retouche son maquillage. Son petit ami, un type louche nommé Billy, lui dit de se dépêcher. Il regarde avec beaucoup de nervosité une voiture de police les dépasser. Il ordonne ensuite à Mary de ne pas mettre plus de cinq minutes pour se procurer sa photo de passeport. Il l'attendra sur le stationnement.

À l'intérieur, le pharmacien photographie Mary avec un appareil de type Polaroid qui prend deux clichés à la fois pour les passeports. Pendant que s'effectue le développement, il demande à sa cliente si elle compte partir en voyage, mais celle-ci répond de façon évasive. Un individu entièrement camouflé dans un ciré jaune entre à son tour dans la pharmacie. Au moment de payer ses photos, Mary se rend compte avec consternation qu'elle a oublié son argent dans la voiture. Elle sort sous la pluie chercher la somme. L'homme au ciré jaune lui emboîte le pas.

À cause de l'averse et de son parapluie, Mary ne se rend pas compte qu'elle est suivie de près. L'homme au ciré la double en lui éraflant l'épaule au passage. La jeune femme pousse un cri de douleur et lui lance: «Eh, vous ne pouvez pas faire attention?» Elle se sent tout de suite étourdie et faible. En s'accrochant à la rampe de l'escalier, elle parvient à descendre jusqu'au stationnement. Elle interpelle son petit ami dans l'espoir qu'il vienne à son aide. Mais dans la Volkswagen jaune, elle trouve le corps de Billy. Il est assis au volant, la cigarette au bec, et du sang coule de son oreille gauche. Mary panique, tente de rebrousser chemin, puis s'écroule. Elle semble avoir du mal à respirer. Sa vision de plus en plus embrouillée lui permet de discerner une voiture qui s'arrête près d'elle. L'homme au ciré jaune, dont on ne distingue toujours pas le visage, en sort et l'empoigne.

Pendant ce temps, le pharmacien s'impatiente. Il commence à croire que la jeune femme ne viendra pas et qu'il a fait ces photos de passeport pour rien. Il retire le rabat protecteur du cliché Polaroid pour voir le résultat. C'est bien le visage de Mary qui apparaît en double, mais à la grande surprise du pharmacien, la jeune femme semble y hurler de terreur au milieu d'un décor tourmenté.

-2-

Mulder et Scully se sont rendus au Michigan pour enquêter sur l'affaire. En route vers la pharmacie, Scully consulte le dossier où se trouve une version agrandie de la photo de passeport. Elle demande à Mulder si le kidnappeur a communiqué avec la police, mais après trois jours, il n'y a toujours pas de demande de rançon. Les pistes sont minces. «Pas un seul cheveu, pas la moindre fibre textile. La pluie a tout emporté. L'autopsie de son petit copain a révélé qu'il avait subi une perforation du tympan de l'oreille gauche jusqu'au cerveau, faite avec un poinçon ou une sorte de longue aiguille.» Comme à son habitude, Scully ne comprend pas très bien en quoi cette enquête les concerne. «Tu as vu la photo?», lui demande Mulder. Il doit lui expliquer que le cliché n'a pas été pris par le ravisseur, comme elle le suggère, mais par un pharmacien de 65 ans, la dernière personne à avoir vu la jeune femme. L'homme a prévenu la police quand il a appris qu'elle avait disparu. Scully persiste à croire, raisonnablement, qu'une telle photo n'a pu être prise que par une personne qui savait que l'enlèvement allait se produire.

Plus tard, à Traverse City, le pharmacien montre son matériel de photographie aux agents. Il commence par la caméra, qu'il conserve sous verrous près du comptoir. Scully se penche pour examiner l'espace de rangement et remarque que le pharmacien porte une attelle en métal qui soutient sa cheville droite. Il n'a probablement pas la mobilité voulue pour attaquer une jeune femme en pleine santé. Scully regarde ensuite les boîtes de films et remarque à haute voix que la pellicule est périmée. «Est-ce que c'est illégal?», demande le pharmacien avec inquiétude. Il explique qu'il ne fait pas beaucoup de photos de passeport puisque les gens préfèrent aller au centre commercial où c'est moins cher. Scully note aussi que les films sont conservés au-dessus d'un radiateur allumé. Le téléphone sonne dans l'arrière-boutique et le pharmacien s'en va répondre en boitant.

«Alors, Scully, tu n'as pas encore sorti ton arme pour neutraliser cet horrible monstre?», raille Mulder. («*So which one of us gets to use the stun gun on Bruno Hauptmann back there?*», dit Mulder en version originale, en faisant référence à l'homme qui aurait enlevé et assassiné l'enfant de Charles Lindberg.) Scully doit reconnaître que le pharmacien n'est pas le suspect idéal. Elle a une autre hypothèse cependant. Elle pointe le fond flou et coloré qui encadre le visage terrifié

de Mary Lefante sur la photo. «À mon avis, c'est dû à la chaleur. Je veux dire que le chauffage situé sous les pellicules a dû faire fondre l'émulsion à la longue.» Mulder la dévisage comme si elle se moquait de lui. Il lui demande si elle s' imagine vraiment que la chaleur du radiateur peut expliquer l'expression de Mary. «La pellicule est périmée depuis deux ans en outre, et les composés chimiques ont pu évoluer. Le nitrate d'argent peut devenir instable», se défend mollement Scully. Elle s'interrompt quand elle se rend compte que Mulder hoche la tête en en faisant des «Hum hum» faussement approuvateurs. Mais il doit lui-même reconnaître qu'il n'a pas de théorie à proposer pour le moment.

La clochette de la porte d'entrée tinte. Un agent de police nommé Trott s'excuse de les avoir fait venir de Washington. «J'ai bien peur qu'on vous ait dérangés pour rien.»

-3-

Les agents du FBI se sont rendus à la résidence de Mary Lefante qu'une véritable armée de policiers est en train de passer au peigne fin. Trott présente Mulder et Scully à l'inspecteur Puett des Services postaux. Il enquête sur un vol de courrier concernant Mary Lefante. «Elle travaillait au service de triage de Kurland Hills, explique Puett. Or il se trouve qu'un certain nombre de cartes de crédit non signées en transit dans ce bureau ne sont jamais arrivées jusqu'à leurs destinataires respectifs.» Mary les interceptait, Billy les signait. Puett précise aussi que le petit copain était déjà recherché pour faux en écriture et falsification de chèques (*«he was into forgery, check fraud, you name it»*). Il suppose qu'elle se doutait qu'on allait l'appréhender tôt ou tard, et il est probable qu'elle a simulé sa disparition. Mulder se montre sceptique: «Mais pourquoi aurait-elle poignardé son ami dans l'oreille? Le charme était rompu?» On peut voir des dizaines de photos accrochées aux murs, chacune montrant le couple souriant. L'agent demande aussi si les policiers ont trouvé un appareil photo. Puett secoue la tête, sans trop savoir où veut en venir Mulder.

Pendant que les deux agents jettent un coup d'oeil dans le reste de la maison, Scully demande à son partenaire s'il croit que Mary a elle-même placé cette photo dans la pharmacie. «Pourquoi aurait-elle fait ça?», répond Mulder qui, justement, découvre un appareil Polaroid dans un placard. «N'approche pas, Scully. Il est chargé.» Il prend plusieurs clichés tout en gardant sa main devant l'objectif. «Dans les années 1960, un groom nommé Ted Serios est devenu passablement célèbre par ce qu'il appelait ses "idéogra-

phies". Il affirmait qu'en se concentrant sur un négatif non exposé, il pouvait recréer une représentation photographique de ses idées ou de ses images mentales. Il a fait des cathédrales, des paysages, la reine d'Angleterre.» Les idéographies (*«thoughtographs»*), connues aussi sous le nom de scotographies, ont donné lieu à toute une littérature qui remonte presque à Louis Daguerre. Scully se demande si ce détail suffit pour légitimer le concept. Mulder, qui a étalé les clichés sur une table, attire l'attention de Scully sur les images qui commencent à apparaître. Toutes montrent Mary Lefante avec la même expression d'horreur. Les taches claires autour d'elle ressemblent vaguement à des visages de gargouilles grimaçantes. «Oh, mon Dieu!», s'exclame Scully. Mulder, lui, a déjà conclu que le ravisseur de la jeune femme était là. «Il devait la suivre!» Il sort sur le porche dans la cour. «Il a pu arriver par ici et s'approcher suffisamment de la fenêtre pour regarder à l'intérieur... et affecter la pellicule qui était dans l'appareil.» Scully ne croit pas tellement à la photographie psychique. Elle pense plutôt que quelqu'un a créé ces images délibérément pour ensuite les placer ici, peut-être pour servir d'écran de fumée. «Pour cacher quoi?» demande Mulder. Il ne s'agit pas de vol de courrier, Scully. Cet incident est accessoire. Mais imagine que quelqu'un possède ce pouvoir. Une telle image nous fera pénétrer dans l'esprit de cette personne.» Scully renchérit pensivement: «Dans ses idées les plus sinistres?» Mulder acquiesce: «Dans ses idées d'assassin.»

-4-

Mary Lefante rampe avec difficulté dans un terrain herbeux au bord de la route. Elle est maintenant vêtue d'une chemise de nuit en flanelle. Elle se redresse et se met à tituber. Des voitures la dépassent en klaxonnant. Elle les ignore. Son visage est inexpressif, ses yeux fixent le vague. Ses cheveux sont aussi sales que son vêtement. Bien vite, une voiture de police la repère et s'arrête.

Mary est maintenant sur une civière qu'un infirmier pousse vers une salle d'examen. Mulder et Scully écoutent une femme médecin leur expliquer qu'un test de toxicologie a révélé des traces de scopolamine et de morphine. «Le cocktail du sommeil», dit Scully. Mulder demande s'il s'agit de la même forme d'anesthésie qu'emploient les dentistes. Le médecin dit que l'analgésique est aussi utilisé pour les accouchements, mais elle précise que cela ne pourrait pas expliquer l'état de Mary. Scully examine l'oeil de la victime et demande qu'on lui fasse passer un scanner (un TEP).

La jeune femme est dirigée vers le scanner et l'image de son cerveau apparaît à l'écran. Scully est consternée par ce qu'elle voit. «Elle a subi ce qu'on appelle une lobotomie transorbitale, autrefois connue sous le nom de lobotomie au pic à glace. On enfonce un leucotome à travers les orbites oculaires», explique-t-elle. Mulder lui demande s'il faut orienter les recherches vers les médecins, mais Scully croit que non. Quiconque a effectué l'opération s'y est mal pris. Par le micro, les médecins entendent la patiente murmurer le même mot, encore et encore: «*Unruhe*.» Sur ces entrefaites, l'agent Trott entre dans la salle pour prévenir les agents qu'il y a eu un autre enlèvement.

Dans le repaire du ravisseur, on entend le mot «*Unruhe*» répété maintenant par une voix masculine. Une lumière s'allume et révèle la nouvelle captive, ligotée et bâillonnée avec du ruban adhésif. La pauvre cligne des yeux, éblouie par l'éclat. Son ravisseur, qu'on ne voit pas, s'adresse à elle en allemand: «*Hab keine angst. Ich werde dir helfen. Du wirst deine Unruhe bald vergessen. Deine unruhe vergessen.*» (Traduction approximative: «N'ayez pas peur. Je vais vous aider. Vous allez vite oublier votre inquiétude. Votre inquiétude... oubliée.») La jeune femme se met à gigoter et à gémir quand une main pose sur une tablette un long pic métallique.

-5-

L'enlèvement a une fois de plus été précédé d'un meurtre. Sur les lieux du crime, Scully traverse d'abord une longue rangée d'échafaudages recouverts de toiles de plastique. Elle y croise des infirmiers qui emportent un corps sur une civière. Puis elle rejoint Mulder dans le bureau de Charles Selchik, un expert-comptable que l'équipe d'entretien a retrouvé mort. Du cadavre, il ne reste qu'un tracé blanc dans un coin du bureau. Une traînée de sang macule l'endroit où se trouvait sa tête, car la victime a été poignardée à travers l'oreille. Mulder explique que la femme disparue est la secrétaire, Alice Brandt, 32 ans. Pour l'instant, il n'existe aucun lien entre Alice Brandt et Mary Lefante bien que le modus operandi reste le même. L'agent est intrigué par le mot que répétait Mary, «*Unruhe*». Il a d'abord pensé qu'il s'agissait d'un nom de famille, et l'a trouvé dans l'annuaire du Michigan sous trois épellations différentes. Il a aussi trouvé que le mot signifie «trouble» ou «conflit» en allemand. «Agitation» («*unrest*»), précise Scully, qui a suivi des cours d'allemand à l'université. Elle-même s'est plutôt intéressée aux photos prises à l'occasion du premier enlèvement. Elle espère

que l'assassin est le genre qui retourne sur les lieux de son crime pour retrouver les mêmes émotions. Un cliché montre la voiture jaune de Mary et Billy dans le stationnement près de la pharmacie. En arrière-plan, des policiers et des badauds se sont rassemblés. Plus loin derrière, on discerne un chantier de construction reconnaissable aux grandes toiles en plastique. Mais Mulder est catégorique, le meurtrier n'est pas revenu à cet endroit. «Ça aurait affecté les photos.»

L'agent demande ensuite à Trott s'ils ont trouvé quelque chose, mais les recherches n'ont rien donné pour l'instant. Personne n'a trouvé d'appareil photo ni de pellicule. Scully s'impatiente. «C'est ça que nous sommes venus chercher ici, des preuves de photographie psychique?» Mulder rétorque qu'il pourrait s'agir de la seule sorte de preuve qu'ils trouveront. Scully lui apprend qu'elle a demandé qu'on leur envoie une équipe médico-légale, mais son collègue se montre peu optimiste: «Qu'est-ce qu'ils vont trouver ici? Ce gars n'est pas un amateur, il n'a laissé derrière lui ni témoin, ni trace, ni empreinte. Il n'a laissé que ces photos, ce qui laisse penser qu'il ne sait même pas qu'il a ce pouvoir.» Pourtant, rappelle Scully, aucune photo n'a été retrouvée dans ces bureaux.

Au même moment, elle remarque un détail qui lui avait échappé: le logo de la compagnie de construction qui effectue les travaux tout autour, et qu'elle peut apercevoir de la fenêtre. Elle retourne aussitôt vers les échafaudages en demandant à Mulder de la suivre. Elle lui montre le logo ainsi que le cliché de la première scène de crime, où se discerne un symbole identique, le cercle rouge sur fond noir de la compagnie Iskendarian Construction. «C'est la même entreprise, dit-elle. Imagine que le ravisseur ait travaillé sur les deux chantiers? Il se trouvait en position privilégiée pour enlever les deux femmes.» Mulder reconnaît qu'elle a peut-être raison, mais ne semble pas souhaiter poursuivre lui-même cette piste. Toujours obsédé par ses photos, il compte se rendre à Washington pour montrer le mystérieux cliché au labo. «Je continue de croire que la vérité est là», ajoute-t-il avec prétention. Scully est exaspérée. Et s'il a tort? L'horloge tourne pour la victime. «Raison de plus pour exploiter au maximum le seul élément tangible qui soit en notre possession», déclare-t-il avant de partir.

Pendant ce temps, les choses ne s'annoncent pas rassurantes pour Alice Brandt. Tout en continuant de lui parler allemand, le ravisseur lui présente une horrible chemise de nuit, un

modèle similaire à celui que portait Mary quand on l'a retrouvée. Alice gigote de plus belle quand son kidnappeur pose le vêtement sur elle. Puis l'homme refait son bâillon qui a commencé à se détacher.

-6-

Au labo de photo du FBI, Mulder demande à un technicien d'examiner en détail le cliché montrant Mary Lefante. Il commence par clarifier la zone floue qui encadre le visage hurlant de la jeune femme. Il fait ainsi apparaître avec plus de netteté des monstres à longues dents qui semblent persécuter la jeune femme. «Ce gars est un artiste», reconnaît le technicien avec admiration. La photo ne laisse voir aucun montage apparent, comme si Mary était réellement entourée de ces créatures. Mulder remarque un autre visage dans un coin de la photo et lui demande de l'agrandir. Un homme d'âge mûr s'y dresse, en partie noyé dans l'ombre. Derrière lui, de longues traînées blanches semblent lui donner du mouvement.

De son côté, Scully s'adresse à un policier appelé Corning, qui lui apprend que dix-huit employés de la compagnie Iskendarian ont travaillé sur les deux chantiers. Il n'y a rien de louche à leur sujet. «Et les journaliers?», demande Scully. Le propriétaire de l'entreprise confirme qu'il n'en engage pas, pour ne pas avoir d'ennuis avec le fisc. Mais Corning fait remarquer que les contremaîtres peuvent bien embaucher des employés au noir à son insu. «Il a sept chantiers qui tournent en ce moment et autant de contremaîtres», ajoute-t-il. Scully demande à Iskendarian de trouver celui qui travaillait sur le chantier de Corporate Park (près du bureau du comptable). Les policiers, quant à eux, devront fouiller tous les chantiers encore ouverts.

Au labo de photo, Mulder vient d'apprendre que le fichier des recherches criminelles n'a rien concernant l'homme dont le visage est apparu sur le cliché. Les longues traînées blanches l'intriguent. Il demande au technicien de basculer l'image pour que le haut se trouve en bas. Une nouvelle tache attire son attention, celle d'une ombre montrant un homme aux jambes anormalement longues. «C'est l'ombre du kidnappeur, devine Mulder. On dirait qu'il a surgi derrière elle, qu'il la menace. On dirait qu'il la domine, qu'il va porter un jugement sur elle, tel un dieu.»

-7-

Scully s'est rendue sur l'un des chantiers d'Iskendarian. Il s'agit d'un édifice en rénova-

tion. Elle appelle: «Il y a quelqu'un?» Personne ne répond et elle monte à l'étage. Elle y trouve un type qui se déplace sur des échasses de plâtrier. C'est l'un des contremaîtres qu'elle souhaite interroger. Il s'appelle Gerry Schnauz (ce qui fait déjà de lui un Allemand aux longues jambes). Scully voudrait lui poser des questions au sujet des employés à temps partiel qu'il embauche. Il s'en inquiète. Y a-t-il un problème avec le fisc? «Mes gars sont allés déjeuner si jamais vous désirez leur parler, mais y en a pas un qui soit en situation irrégulière, madame. Je le saurais.» Elle le rassure, elle vient pour une tout autre raison. Son téléphone sonne et l'oblige à interrompre la conversation.

C'est Mulder qui l'appelle et il a des détails sur le kidnappeur qui pourrait l'intéresser. «Ça concerne ses jambes. Elles sont anormalement longues. Je veux dire, disproportionnées. À mon avis, soit il est extrêmement grand, soit s'il ne l'est pas, il voudrait l'être.» Scully se tourne vers Gerry Schnauz. Un gros plan montre que l'homme est atteint d'un nystagmus prononcé, ce qui lui donne l'air vaguement instable. «Unruhe», fait Scully en le regardant. Schnauz hésite un moment avant de prendre la fuite sur ses échasses. Il trébuche et tombe. Scully qui a sorti son arme tente de le rattraper. Elle le voit enlever ses échasses au rez-de-chaussée et se remettre à courir. Elle tire. Schnauz finit par s'arrêter, haletant et effrayé. Scully descend et le met en état d'arrestation. Quand elle fouille dans les poches de l'homme pour vérifier s'il n'est pas armé, elle se pique le doigt sur un objet pointu. Elle sort de la salopette de Schnauz un long poinçon.

-8-

Gerry Schnauz a été emmené au poste de police pour être interrogé. Il commence par prétendre ne pas connaître d'Alice Brandt. «Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler.» Scully ne le lâche pas et essaie de lui faire avouer où se trouve la jeune femme. «Je regrette, mais il s'agit sûrement d'une confusion d'identité, ou bien... Sincèrement, très sincèrement, j'ai aucune idée de ce dont vous voulez parler.» Schnauz s'exprime avec un accent allemand perceptible, un legs de son père. Froidement, Scully lui montre le poinçon, maintenant emballé dans un sac en plastique. Peut-il expliquer la présence de cet instrument? «On installe des plaques d'isolation aujourd'hui et j'utilise ça pour faire des trous de fixation dans les coffrages.» L'explication semble pertinente, mais Scully n'est pas dupe. Elle l'accuse d'avoir utilisé le poinçon pour tuer deux hommes. Il l'a aussi utili-

sé sur Mary Lefante. Schnauz commence à bouillir. «Sur qui? Mais il y a une minute, vous parliez d'Alice Brandt! J'en crois pas mes oreilles. Je comprends rien du tout à ce qui m'arrive.»

Mulder, qui est resté silencieux jusqu'ici, tente une approche moins directe que Scully. Il demande au suspect s'il veut parler de sa première arrestation. Gerry le regarde sombrement. «En 1980, vous avez attaqué votre père avec une hache, enchaîne Scully. Vous l'avez blessé si gravement que votre père a passé le reste de ses jours dans un fauteuil roulant.» Schnauz lui rappelle qu'il n'a pas été envoyé en prison, mais dans une institution psychiatrique. Il souffrait d'une sorte de trouble chimique. Mulder confirme l'information en lisant un extrait du dossier: «Gerald Thomas Schnauz a été traité pour troubles schizophréniques et délire paranoïaque à l'hôpital psychiatrique de Melvoy pendant six ans. Il est sorti en 1986.» L'agent lui demande ce qu'il a fait depuis ce temps. Gerry assure qu'il a veillé sur son père et qu'il s'est occupé de lui à temps plein pour être pardonné. Quand il précise que le vieil homme est mort en janvier, Mulder lui demande ce qu'il a ressenti. «De la tristesse», répond Schnauz d'un air pensif. Mulder poursuit. Le dossier indique qu'il avait une sœur et que celle-ci s'est suicidée en 1980. «Quelle terrible année. Qu'est-ce qui s'est passé encore cette année-là, Gerry?» Gerry en a assez. «John Lennon s'est fait descendre!» raille-t-il. Les agents se prennent-ils pour Sigmund Freud pour le harceler ainsi sur ses rapports avec sa famille?

«Et si nous en revenions à Alice Brandt? Où est-elle?», demande Scully sèchement. Soudain, Gerry se met à la dévisager comme s'il remarquait un détail qui lui avait échappé. Il a l'air très triste. «Vous êtes troublée», dit-il doucement. Mulder décide de tenter encore une autre approche. Il montre au suspect une photo, celle du visage de l'homme d'âge mûr qui est apparu sur le cliché de Mary Lefante. «C'est votre père?», demande-t-il. Le rire de Gerry exprime un mélange de peur et d'embarras. Cette intrusion dans son intimité dépasse tout ce qu'il a subi jusqu'ici. «D'où est-ce que vous avez ça?», demande-t-il. «Vous l'avez laissé pour moi, répond Mulder. Comme on laisse une empreinte.» Schnauz l'observe avec incrédulité. Mulder lui montre une autre photo, celle de Mary Lefante. «C'est ce que vous voyez lorsque vous fermez les yeux?», demande-t-il encore. Gerry a l'air hypnotisé. Il passe ses doigts autour du visage terrifié de la victime. Mulder lui redemande où se trouve Alice Brandt. «Elle est en lieu sûr, avoue le suspect. À l'abri des Hurlleurs. Elle est en sécurité mainte-

nant.» Mulder veut savoir comment ils peuvent la trouver.

-9-

Des voitures de police roulent sur une route de campagne, toutes sirènes hurlantes et en levant des nuages de poussière. Dans un boisé, on vient de découvrir Alice Brandt. Mulder et Scully accourent sur les lieux. La victime est morte d'une lobotomie mal exécutée, comme en attestent ses yeux ensanglantés. Elle est vêtue de la chemise de nuit que lui avait montrée son ravisseur un peu plus tôt. Dégoûtée, Scully rebrousse chemin. Elle n'a plus rien à faire ici. Elle s'installe au volant de la camionnette, Mulder sur ses talons. «Ce mot allemand, tu sais "Unruhe", *trouble*, ça me turlupine, lui dit-il. Peut-être qu'il s'imaginait les guérir d'une façon ou d'une autre, les sauver de la damnation, de ces monstres sur les photos qu'il appelait les Hurlleurs.» Scully n'est pas intéressée par ses théories. Pour elle, c'est terminé. Le meurtrier a été arrêté et ils n'ont pas pu sauver ses victimes. «Moi, je veux savoir», assure Mulder. «Moi, non», réplique-t-elle en démarrant la voiture.

Au poste de police, l'agent Trott demande à Gerry Schnauz de mettre dans une boîte tous ses effets personnels. On lui enlève ensuite ses menottes pour prendre ses empreintes digitales. Enfin, on prend la photo du prévenu avec sa plaque d'identification. Schnauz remarque très vite l'arme de service de l'agent Trott, mais il ne laisse rien paraître. Une fois la photo prise, Trott menotte son prisonnier à une table pour sortir le cliché de la machine. Ce qu'il voit le stupéfie. Ce n'est pas le visage patibulaire de Gerry Schnauz que montre la photo, mais sa propre tête avec une balle dans le front et une explosion de sang en arrière-plan. «Nom d'un chien», a-t-il le temps de murmurer avant que Gerry se précipite pour lui arracher son pistolet. Un coup de feu résonne.

Mulder et Scully sont revenus au poste pour découvrir que l'agent Trott a été assassiné et que le meurtrier a fui. Une gerbe de sang a copieusement éclaboussé un mur. Mulder fait remarquer à Scully qu'un détail ne colle pas. «La blessure n'est pas au bon endroit, il a été touché à la gorge. Il n'essayait pas de sauver sa victime.» Scully lui apprend qu'un vol à main armée a été signalé à la pharmacie où la première victime a été kidnappée. Les agents s'y rendent. Des policiers s'affairent déjà à prélever les empreintes. Un infirmier s'occupe du pharmacien blessé. Ce dernier raconte à Scully ce qui est arrivé: «J'ai à peine eu le temps de voir ce qui se passait. Il

s'est jeté sur l'appareil photo et sur toutes les pellicules et ensuite il a pris de la morphine, de la scopolamine, de l'hydrobromide et des seringues à insuline.» Pendant ce temps, Mulder s'approche du photomaton et y insère de l'argent. Scully vient le rejoindre pour lui donner les détails du vol. D'après les produits que Schnauz a volés, il est clair qu'il compte poursuivre son œuvre. Le photomaton tire un cliché.

«Tu te souviens du chantier où je l'ai pris, Mulder? Imagine qu'il a déjà choisi une autre victime? Il y avait des blocs d'appartements de tous les côtés.» Mulder comprend qu'elle a peut-être interrompu la chasse de Schnauz. Scully va chercher la voiture pendant que Mulder attend que le photomaton ait terminé de produire ses clichés.

À l'extérieur, Scully sort son téléphone. Elle demande que des unités soient envoyées sur l'avenue Belmont, là où se trouve le chantier de construction. Elle veut que tous les appartements des alentours soient examinés. Elle coupe la communication et se rend dans le stationnement où Mary Lefante a été enlevée. Elle s'approche de la voiture et, au moment où elle introduit la clé dans la serrure, une seringue lui pique le pied. C'est Gerry Schnauz qui s'était caché sous le véhicule et qui vient de lui injecter son cocktail de sommeil. Scully s'effondre. Gerry la soulève et la dépose dans la voiture.

Pendant ce temps, Mulder sort enfin les clichés du photomaton. À sa grande horreur, il aperçoit le visage de Scully entouré des Hurlleurs. Il se rue aussitôt dans le stationnement, mais leur véhicule n'est plus là. Il débouche en fait à toute vitesse dans une rue adjacente, Schnauz au volant. Mulder tente de courir derrière la voiture, mais c'est peine perdue.

-10-

En détaillant attentivement la photo de Scully entourée des Hurlleurs, Mulder remarque six «doigts» qui semblent agripper le visage de la jeune femme. L'officier Corning vient l'informer que le véhicule de Scully a été retrouvé abandonné et qu'une Audi a été volée au même endroit. Mulder comprend que Schnauz essaie de brouiller les pistes en changeant de véhicule. Il demande si le fugitif a un appartement. «Sa pension de famille est gardée, mais il n'y est pas revenu», assure un autre policier. A-t-il des amis, des parents, des collègues? Possède-t-il un entrepôt ou une résidence secondaire? Corning répond que Schnauz n'a pas grand-chose. On est en train de vérifier des numéros de téléphone trouvés dans son portefeuille. Mulder farfouille à

son tour dans le portefeuille et en extrait la notice nécrologique du père de Gerry. D'après la photo de la coupure de journal, l'homme a été enterré dans un cimetière militaire où sont érigées des stèles identiques. L'article mentionne que M. Schnauz est un vétéran de la guerre de Corée et qu'il était un dentiste retraité au moment de son décès. Cela donne une idée à Mulder.

Avec des agents de police, il se rend à l'ancien cabinet de Schnauz père, un endroit désaffecté, couvert de poussière et de toiles d'araignées. Une affiche vante les mérites du Twilite Sleep, le fameux cocktail somnifère. La pièce attenante contient un lavabo, mais Mulder se rend vite compte que le fauteuil de dentiste a disparu. Des empreintes de pas dans la poussière montrent que quelqu'un est venu ici récemment. «Pourquoi il a pris le fauteuil?», demande Corning.

-11-

Le fauteuil est présentement occupé par Scully, qui commence tout juste à reprendre connaissance. Ses mains et ses pieds ont été attachés avec du ruban adhésif. La pièce est très sombre. Sur une tablette métallique à côté du fauteuil repose le fameux poinçon que Gerry Schnauz a sans doute récupéré. L'homme observe sa victime, caché dans la noirceur. «Laissez-moi, Gerry», implore Scully qui a remarqué sa présence. L'autre lui répond en allemand. Il s'apprête à la bâillonner avec un morceau de ruban adhésif quand elle se met à lui parler à son tour en allemand. «*Stop! Je ne suis pas troublée. Je n'ai pas besoin d'être sauvée!*» L'homme n'est pas convaincu: «Tout le monde a besoin, mais en particulier vous.» Scully lui demande si elle lui rappelle sa sœur. «Pourquoi votre sœur s'est-elle suicidée? Qu'est-ce que votre père lui avait fait?», l'asticote-t-elle. «Il ne lui avait rien fait. C'était les Hurlleurs», assure Gerry.

Scully veut alors parler des Hurlleurs. Gerry s'approche tout près d'elle: «Ils vivent dans votre tête. Ils vous font faire des choses et dire des choses contre votre volonté. Toutes vos bonnes pensées n'arriveront pas à les chasser de là et il vous faut de l'aide. Ils sont en vous. Juste là.» Gerry pose son doigt entre les deux yeux de Scully. «Vous ne les sentez pas?» Scully essaie de le convaincre qu'il se trompe, mais cela ne fait que renforcer la certitude du bonhomme qu'elle est atteinte. «Et si ces Hurlleurs n'avaient jamais existé? Si ce n'était qu'une invention de votre tête pour expliquer les choses dont votre sœur accusait votre père?» Gerry, qui a empoigné le poinçon, admet que les Hurlleurs sont très

forts. Ils font parler Scully comme Sigmund Freud. «Je vois clair dans votre jeu!» («*I know your tricks!*»), s'écrie-t-il brusquement. Puis, redevenu calme, il explique à Scully qu'il a la preuve de l'existence des Hurlleurs, car il les a vus de ses propres yeux sur les photos que son collègue Mulder lui a montrées. Une photo ne ment pas. Scully les a vus aussi. «S'il existe des créatures telles que ces Hurlleurs, dit Scully sans perdre son sang-froid, elles ne vivent qu'à l'intérieur de votre tête». Gerry fronçe les sourcils. Il repose le poinçon sur la tablette et sort.

Scully en profite pour tenter de s'emparer de l'outil. Ses mains ligotées ne se rendent pas bien loin. Gerry revient et repousse la tablette hors de sa portée. Il a apporté la caméra qu'il a volée à la pharmacie et s'apprête à prendre un cliché de Scully, sans doute pour lui prouver qu'elle a des Hurlleurs dans la tête. Mais au moment de prendre la photo, il hésite. Il tourne l'appareil dans l'autre sens et prend un cliché de son propre visage.

-12-

De son côté, Mulder continue de regarder les six doigts qui ont l'air d'agripper le visage de Scully sur le cliché. «Pourquoi six?» Il écoute à peine l'officier Corning qui l'informe que des unités ont été envoyées jusqu'à Grand Rapids. Tout à coup, le déclic se fait. Il met la notice nécrologique du père de Gerry Schnauz à côté du cliché. Les «doigts» pourraient être des pierres tombales. Mulder comprend qu'il faut chercher Scully dans le cimetière.

La police se rend sur les lieux et retrace rapidement l'alignement des stèles. Mulder envoie des équipes fouiller les sous-bois. Il remarque un tracteur derrière une haie devant lui.

Gerry Schnauz est en train d'examiner les clichés qu'il a pris. Il les montre fébrilement à Scully. «Mais qu'est-ce que ça veut dire?» Ces images, nous ne les voyons pas, mais elles ont l'air de le déranger beaucoup. «Ça veut dire que vous avez besoin d'aide», répond Scully calmement. Elle parle d'aide psychiatrique, mais dans le langage de Gerry, ça veut dire qu'il est hanté par les Hurlleurs. Il recule, apeuré, pour réexaminer les pho-

tos. «Non, je crois que ça veut dire que je n'ai plus beaucoup de temps devant moi.» Il approche la tablette de Scully et la bâillonne avec un morceau de ruban adhésif malgré ses supplications. Il approche le poinçon de son œil, mais au dernier instant, son attention est détournée par un bruit. Il regarde par un judas et s'aperçoit que Mulder a découvert sa cachette, qui est en fait une roulotte de camping stationnée à côté du cimetière. Mulder fait le tour du véhicule. Dans la cabine du conducteur, il remarque que les clés sont dans le contact. Au porte-clés est attachée une dent en plastique. «Scully!», crie-t-il.

À l'intérieur, Scully se débat furieusement contre ses liens. Elle parvient à libérer ses mains. Elle repousse la tablette, arrache son bâillon et appelle à l'aide. Gerry se jette sur elle et tente de lui enfoncer son poinçon dans l'œil. Mulder défonce la porte de la camionnette à l'aide d'une barre métallique. Il fait irruption à l'intérieur et abat Gerry. Les policiers arrivent, attirés par le raffut. Scully se lève. Au moment de sortir du véhicule, elle se retourne pour regarder le corps de Gerry. Puis elle sort. Au milieu du désordre, Mulder repère les clichés pris par Gerry un peu plus tôt. Ceux-ci le montrent allongé dans la position où il se trouve présentement.

-13-

La nuit venue, Scully est retournée chez elle. Les traits tirés et l'air épuisé, elle tape une note additive au rapport d'enquête. «Après sa mort, on a trouvé un journal intime parmi les affaires personnelles de Gerald Schnauz. Écrit à la deuxième personne, il s'agit apparemment d'une lettre ouverte à son père. Les noms de ses victimes y figurent, les femmes qu'il voulait sauver. Mon nom apparaît en fin de liste. Je n'ai toujours pas d'explication pour les photos et je doute fort d'en voir jamais une. Ma captivité m'a obligée à comprendre et même d'une certaine façon à m'identifier à Gerry Schnauz. Ma survie en dépendait. Je saisis maintenant l'importance d'une telle pénétration psychologique. Si nous voulons vraiment désarmer les monstres, il nous faut d'abord les comprendre. Il faut oser pénétrer dans leur esprit. Mais en faisant cela, est-ce que nous ne risquons pas de les faire pénétrer dans le nôtre?»

L'horreur, le dimanche soir

Deuxième épisode de la troisième saison à avoir été tourné (avant **Home** et **Teliko**), **Unruhe** n'a pas été diffusé avant la quatrième semaine. C'est ce qui explique qu'il porte des numéros différents selon les sources, 4X02 ou 4X04. Ce détail n'aurait pas beaucoup d'importance si ce n'était des circonstances qui ont conduit à ce report. En effet, **Unruhe** a l'honneur d'être le premier épisode à avoir été présenté dans le nouveau créneau horaire qu'allait occuper *The X-Files* à partir de l'automne 1996, soit le dimanche soir (au lieu du vendredi). Le réseau Fox cherchait à accroître ses cotes d'écoute ce soir-là et avait décidé de miser sur sa série vedette pour attirer un plus vaste auditoire. C'était un risque à courir, car rien n'assurait que le public du vendredi suivrait fidèlement Mulder et Scully un autre soir de la semaine, ou même qu'on réussirait à attirer suffisamment de néophytes du paranormal pour compenser les pertes éventuelles. La perspective d'assister à une baisse de popularité des *X-Files* à cause d'un mauvais calcul stratégique inquiétait fortement Chris Carter. Malgré ses protestations, la direction du réseau resta inflexible. La série devait désormais s'imposer au public du dimanche soir, que cela lui plaise ou non. Et c'est à lui, Carter, et à son équipe, qu'il revenait de relever le défi.

Le choix du premier épisode à entrer en ondes le dimanche soir devenait donc très important. Il fallait tout à la fois convaincre les vieux fans que le changement d'horaire n'affecterait en rien la qualité de la série, et séduire le plus grand nombre de ceux qui s'y exposaient pour la première fois. Pour des raisons bien différentes, ni **Home** (trop brutal et sanglant), ni **Teliko** (trop «ethnique») ne constituaient des candidats idéaux. Par contre, **Unruhe** offrait à peu près toutes les caractéristiques recherchées, de l'aveu même de Frank Spotnitz, l'un des producteurs. C'était un épisode isolé assez typique de la veine «monstre de la semaine», qui naviguait dans les eaux troubles de l'horreur, mélangeant allègrement le paranormal et le psycho pathologique, et qui ne s'encomrait pas des raffinements complexes (et confondants pour les non-initiés) de la mythologie. De plus, il était fort bien joué et réalisé. Certes, **Unruhe** n'évitait pas les clichés et semblait puiser une bonne part de son inspiration dans des scénarios antérieurs de la série. Par exemple, la morale de l'histoire, déclamée par Scully à la fin, reprend exactement la même idée que celle de **Grotesque**: pour vraiment désarmer les monstres, il faut oser pénétrer dans leur esprit,

au risque de le voir pénétrer le nôtre. Cette faiblesse apparente du côté de l'originalité jouait d'une certaine manière en faveur d'**Unruhe**, qui constituait de ce fait même un échantillon «représentatif» de la manière *X-Files*. L'épisode pouvait ainsi rassurer les fans qui se retrouvaient ainsi en terrain connu, tout en permettant de jouer cartes sur table avec les autres.

S'il avait voulu écrire un scénario sur mesure pour une initiation aux *X-Files*, le jeune Vince Gilligan aurait difficilement pu faire mieux qu'**Unruhe**. Un peu à la manière de Morgan et Wong, qui structurent souvent leurs histoires à partir d'éléments a priori hétéroclites, Gilligan associe ici une fascination pour les meurtriers en série avec un des tropismes mineurs de la littérature sur le paranormal, la soi-disant photographie mentale. La combinaison de ces deux idées, aussi singulière qu'elle soit, ne conduit pas à une intégration parfaitement satisfaisante. Il ne semble pas y avoir de lien autre qu'accidentel entre la quête du détraqué Gerry Schnauz contre les démons intérieurs des jeunes femmes et le fait que ses pensées tordues s'impriment sur la pellicule des Polaroids autour de lui. C'est grâce à cette propriété photographique fortuite de l'esprit du monstre — qui lui fait semer des indices comme le Petit Poucet, mais à son insu — que nos héros finissent par le retrouver et par boucler l'histoire. On ne peut s'empêcher ici de penser que le hasard fait extrêmement bien les choses.

Le personnage de Schnauz serait inspiré du premier tueur en série des temps modernes, un individu appelé Howard Unruh, qui allait de maison en maison abattre les gens à coup de Luger à la fin des années 1940. C'est surtout son nom qui devait se retrouver dans le titre de l'épisode, **Unruhe** (agitation). Le scénariste n'a pas hésité à faire jouer autour de lui certains stéréotypes susceptibles d'affecter les cordes sensibles de ses spectateurs. Ainsi, il a fait de son tortionnaire un homme de descendance allemande, laissant l'auditoire imaginer sans trop de mal Gerry Schnauz en gardien de camp de concentration. Il avoue aussi avoir sciemment (et méchamment) cherché à augmenter les frissons de son public en installant les victimes sur une chaise de dentiste...

En ce qui concerne la lobotomie, il n'y avait rien de particulièrement subtil à s'en servir pour susciter l'horreur, étant donné la répugnance unanime qu'elle inspire de nos jours. On sait qu'il n'en a pas toujours été ainsi puisqu'elle a été

abondamment pratiquée en milieux psychiatriques jusqu'à une époque pas trop lointaine, avant que l'essor de la pharmacologie ne rende cette forme de pacification des agités un peu moins nécessaire. Toutefois, lorsque les accésoristes de l'émission ont tenté de se procurer un authentique instrument (un «leucotome») en milieu médical aux fins de l'épisode, aucun médecin ni aucun hôpital n'ont apparemment accepté d'en prêter un, ni même d'en fournir une description. Le poinçon surdimensionné qu'utilise Gerry Schnauz n'en serait donc qu'une (terrifiante) approximation.

Unruhe présente au plan visuel une réalisation bien léchée, avec des plans de type cinématographique comme on en montrait depuis le début de la série: par exemple, l'approche de l'homme en ciré jaune, perçue en caméra subjective par Mary, couchée sur le côté. Les effets spéciaux, sans masques de latex ni maquettes d'OVNI, se révélaient à la fois subtils et audacieux, comme le montage et le décodage des distorsions de chacune des photos laissées par l'esprit du monstre. Mais c'est surtout l'ambiance de mystère lourde et tendue qui fait ici la réussite de Rob Bowman, un des réalisateurs chevronnés de la série. On notera au passage l'utilisation esthétique des décors de chantiers de construction, avec des toiles de plastique (un élément possiblement emprunté à **Duane Barry** et qu'on retrouvera également dans **The Pine Bluff Variant**).

Sont également caractéristiques de la série quelques bourdes ou incohérences, qui ne sont justifiables que par l'effet émotif que l'on cherche à créer chez le spectateur. Par exemple, quand Mary retrouve son copain Billy mort au volant de sa voiture, il a encore la cigarette aux lèvres, alors même qu'il vient de subir «une perforation du tympan de l'oreille gauche jusqu'au cerveau, faite avec un poinçon ou une sorte de longue aiguille». La course en échasses de Gerry Schnauz est un numéro de cirque assez spectaculaire, mais paraît peu vraisemblable quand on considère la corpulence du personnage. Sur le plan du scénario, des détails demeurent inexplicables: pourquoi Schnauz laisse-t-il partir Mary Lefante après son opération? Et si les clichés qu'il sème trahissent les projets qu'il a dans la tête, pourquoi l'ultime cliché anticipe-t-il sa propre mort?

Ce qu'en version française Mulder appelle à tort des «idéographies» (pour *thoughtographs*, ou impressions de la pensée) est ce qui tient lieu de filon paranormal dans l'épisode. Sans lui, non seulement Gerry Schnauz aurait-il été impossible à pincer, mais **Unruhe** n'aurait été qu'une histo-

re policière à saveur psychiatrique, comme en montreront *Criminal Minds* et bien d'autres séries télévisées ultérieures. À l'exemple d'**Irresistible** et de **Grotesque**, il importait de ne pas réduire l'univers mental du détraqué à un simple diagnostic clinique, mais d'y incorporer des ingrédients de l'occulte ou du surnaturel. Pour Vince Gilligan, le thème de la photographie mentale possédait l'avantage de ne pas avoir été encore abordé dans une série comme *The X-Files*, qui commençait à épuiser les fonds de tiroir du paranormal.

Dans **Unruhe**, le scénariste laisse Mulder exposer au spectateur un condensé de ses recherches sur la question. L'agent évoque donc le cas de Ted Serios, un homme qui se vantait d'imprimer des images mentales sur des plaques photographiques non exposées. Mulder parle aussi de scotographies, un terme réservé plutôt à des photographies réalisées sans lumière (mais pas nécessairement mentales). Ce que ne dit pas notre héros, c'est que Serios semble avoir convaincu un psychiatre appelé Jule Eisenbud de la légitimité de ses pouvoirs. Eisenbud a d'ailleurs publié un livre sur lui en 1967. La photographie mentale a connu un certain succès médiatique à l'époque, du moins jusqu'à ce que le célèbre magicien sceptique James Randi, celui qui avait pourfendu Uri Geller, réussisse à reproduire les tours de passe-passe de Serios avec de simples trucs de prestidigitateur. Cela ne semble pas avoir empêché Chris Carter, paraît-il, d'acheter en 1999 les droits d'adaptation cinématographique de l'ouvrage d'Eisenbud. Aurait-il envisagé un temps d'offrir à Gerry Schnauz un disciple posthume?

Depuis les années 1970, la photographie mentale semble avoir perdu de sa popularité. On peut se demander si l'ascension fulgurante des appareils numériques n'a pas complètement exorcisé le phénomène en privant les Hurlleurs de leur mode d'expression naturelle.

Mulder et Scully pour néophytes

Unruhe aurait pu se limiter à présenter Mulder et Scully de la façon la plus stéréotypée, en mettant l'accent sur les géniales intuitions du premier et sur les sermons scientistes de la seconde. Ce n'est pas exactement ce qui se produit. Tout en respectant les rôles respectifs fondamentaux des deux héros, Gilligan nous en offre une variante qui sort quelque peu de l'ordinaire. Ainsi, Mulder découvre effectivement assez vite le pot aux roses à propos des photographies, mais l'obsession qu'il développe à leur sujet reste longtemps contre-productive. C'est

Scully qui finit par découvrir Schnauz (Mulder ne faisant que lui fournir un indice important au téléphone). C'est elle en effet qui remarque la similitude des logos de la compagnie de construction sur les deux scènes de crime, une piste qui conduira à l'arrestation du ravisseur.

La Scully que le nouveau spectateur découvre à travers **Unruhe** ne fait pas qu'émettre des hypothèses pseudo scientifiques ridicules que M. Intuition finit par repousser avec condescendance. Lorsqu'elle affirme que l'homme qui a pris la photo de Mary Lefante savait que l'enlèvement allait se produire, elle s'avère avoir raison sur le fond. Par contre, quand elle attribue l'expression de terreur sur le visage de la jeune femme à l'instabilité du nitrate d'argent, elle se leurre elle-même ou se montre de très mauvaise foi.

Scully impressionne évidemment surtout par son courage face à Schnauz. Les fans réguliers de la série peuvent cyniquement faire remarquer que ce n'est pas la première fois que la belle Dana tombe entre les griffes du monstre de la semaine et manque de peu de finir tristement. Elle en aurait même plutôt l'habitude. Dès qu'on retrouve Mary Lefante, errant sur un chemin après avoir été lobotomisée, Scully est choquée, c'est évident, mais quand le cadavre d'une seconde victime est découvert, nous voyons que quelque chose la préoccupe sérieusement. Fait-elle une association avec son propre enlèvement par le Syndicat, alors qu'elle a été exposée elle aussi à des traitements expérimentaux? Ou avec les autres détraqués qui l'ont menacée à un moment ou l'autre (Eugene Tooms, Jack Willis, Virgil Incanto, Donnie Pfaster)? Vu en perspective, l'enlèvement de Scully par Schnauz relève presque de la routine. D'ailleurs, la réaction dégoûtée de Scully après sa libération montre qu'elle en a vraiment marre d'être systématiquement prise pour cible par tous les mutants, vampires, conspirateurs et extraterrestres de la série. Il faudra tout de même qu'elle se résigne, la pauvre, car ce n'est pas fini, loin de là.

Cela dit, il faut reconnaître que Gillian Anderson joue ici son personnage avec beaucoup de maestria, sachant exprimer suffisamment de peur pour nous convaincre qu'elle croit sa dernière heure venue, mais sans jamais perdre son sang-froid. Et même si c'est en fin de compte M. Intuition qui, à force de s'acharner sur le décodage des photos, finira par la délivrer, ce n'est pas sur un tel miracle qu'elle compte. Scully fait tous les efforts pour se libérer elle-même, y compris tenter de manipuler son tortionnaire. Attachée sur une chaise et sur le point de se faire insérer une aiguille dans les yeux, elle réagit en

parlant à Schnauz en allemand, en cherchant à lui faire comprendre que ce n'est pas là un moyen idéal pour extirper le mal de la tête de ses victimes. (Il est quand même ironique que Schnauz, tout timbré est-il, soutienne que Scully a des Hurlleurs dans la tête en pointant l'endroit exact entre les yeux de la jeune femme où on lui diagnostiquera plus tard un cancer incurable...) Elle essaie de jouer le jeu, espérant trouver le moyen de s'en sortir. Réussir à dominer ses nerfs dans une pareille situation reste méritoire, et personne ne lui reprochera d'avoir envie de tout laisser tomber ensuite. Pas question cette fois de se jeter dans les bras de son partenaire, comme elle l'a fait dans **Irresistible**.

La tension qui se crée entre Scully et son tortionnaire, bien entretenue à la fois par les éclairages judicieux et la musique nerveuse de Snow, fait de cette scène de confrontation le centre de gravité de tout l'épisode. Le seul reproche qu'on lui a fait parfois est que la prisonnière paraît s'extirper un peu rapidement de l'état de léthargie dans lequel l'a plongée la drogue utilisée par Schnauz. Vince Gilligan expliquera plus tard pourquoi il a fallu tricher ici avec la vraisemblance. Lorsque la scène a été tournée pour la première fois, Gillian Anderson l'a jouée comme si son personnage était encore à moitié endormi, ce qui, bien sûr, lui enlevait beaucoup de force («*the energy was sort of down*»). Sur l'insistance de Gilligan, on a donc repris le tournage sur une base différente. Dans la version finale, Scully retrouve ses esprits dès l'instant où elle rouvre les yeux, et c'est ce qui lui permet d'affronter Schnauz avec toutes ses ressources.

Curieusement, le passage d'**Unruhe** qu'Anderson dit préférer n'est pas son duel mental avec le psychopathe, mais la scène où elle aperçoit pour la première fois Gerry Schnauz, monté sur ses échasses, tandis que Mulder lui révèle au téléphone que le suspect qu'ils recherchent pourrait bien avoir de longues jambes.

Il faut dire que l'acteur choisi pour le rôle, Pruitt Taylor Vince, est assez impressionnant. Il sait faire peur, avec son visage de psychopathe lugubre et ses yeux instables. Vince souffre réellement d'une maladie congénitale qui provoque chez lui une oscillation incontrôlée des globes oculaires (un nystagmus). Ce handicap ne l'a pas empêché de mener une brillante carrière au cinéma et à la télévision, en se spécialisant plus ou moins dans des rôles de déséquilibrés. Gilligan dira avoir été impressionné par sa prestation dans le film d'horreur *Jacob's Ladder* (1990) et déclarera avoir écrit le personnage de Gerry Schnauz pour lui. Vince était déjà un fan de la

série et on n'a eu aucun mal à le convaincre de chausser les échasses du monstre. Ces échasses sont authentiques d'ailleurs, mais ce qu'on ne voit pas, ce sont les câbles qui soutenaient l'acteur et qui ont été effacés en postproduction.

Du côté des rôles secondaires, signalons surtout la première apparition télévisée (jusqu'à preuve du contraire) du comédien Scott Heindl (Billy) qui, après un passage dans trois épisodes de *Millennium*, s'illustrera dans de nombreuses séries télévisées, dont *Stargate Atlantis*. **Unruhe** marque aussi la quatrième prestation de William MacDonald (officier Trott) dans la série, après **Fallen Angel**, **The Host** et **2SHY**, et avant **Chinga** en cinquième saison. Walter Marsh (le pharmacien), déjà vu dans **Miracle Man**, reviendra dans **Christmas Carol**. Enfin, on reverra Bob Dawson (Iskendarian) dans **Schizogeny** ainsi que dans trois épisodes de *Millennium*.

Septembre 2011, v.1